

Laval théologique et philosophique



Vilmos VAJTA, *Évangile et sacrement*. Coll. « Théologie sans frontières », n° 26, Paris, Éditions du Cerf, 1973 (13.5 X 19.5 cm), 216 pages. Traduction de l'allemand

R.-Michel Roberge

Volume 31, Number 1, 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020466ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020466ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roberge, R.-M. (1975). Review of [Vilmos VAJTA, *Évangile et sacrement*. Coll. « Théologie sans frontières », n° 26, Paris, Éditions du Cerf, 1973 (13.5 X 19.5 cm), 216 pages. Traduction de l'allemand]. *Laval théologique et philosophique*, 31(1), 101–102. <https://doi.org/10.7202/1020466ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

scientifiques et culturels, avec sa morale et ses croyances » (p. 96). Pour ce, l'auteur analyse d'abord les notions de chose, d'espace vide et de temps homogène. Puis, face à la chose, se dresse le comportement (relié à l'action), la sensation faisant l'unité de la chose et du comportement. Ce qui implique la volonté, car la vie est toujours intentionnelle.

Mais l'homme, à la différence des animaux, effectue un recul imaginaire par rapport à l'immédiat : il perd ainsi son unité avec le monde. D'où la production, le travail et le langage, sans lequel il n'y aurait ni religion, ni philosophie, ni culture.

Avant d'étudier l'effectivité de l'engagement, l'auteur cherche l'étagement réel des phénomènes : l'ON, le démembrement de l'ON, la subjectivation et les volontés individuelles. Ainsi, le premier plan humain est celui de l'ON en tant que détermination positive de l'être-là. Et toute élévation à partir de lui s'effectue par une compréhension, non de totalité mais de particularité (dissociation en peuples de langues différentes, séparation en groupes sociaux, le moi comme opposé à autrui). On aboutit ainsi au sujet, apte à l'engagement personnel : à l'instant où un sujet découvre son existence et veut se maintenir en vie, il s'engage. Ainsi s'achève la description phénoménologique de la genèse de la personne, après de nombreuses étapes de l'étagement phénoménologique du sol : le monde.

L'auteur s'enfonce dans l'engagement en général, qu'il définit comme « une affirmation originale par attachement à une cause », pour ensuite signaler que cet attachement s'effectue sous la double condition de l'historicité qui le provoque et des valeurs qui l'appuient. Peter Kemp nous conduit ensuite, à travers des chapitres intéressants, à saisir l'engagement corporel (le sentiment engagé, la parole engagée, l'action engagée et la question de l'âme et du corps) et l'engagement communautaire (la décision altruiste et le dialogue) pour nous amener jusqu'à l'embarras de l'engagement et ses impasses : les défaillances sur le plan corporel et sur le plan social, les défaillances au niveau de la rencontre personnelle, ma propre insuffisance qui me conduit à admettre que je suis mortel et enfin la question de l'au-delà (la survie et Dieu). La Pathétique est à son terme et se ferme par une question et une ouverture. Il faut aller vers le discours symbolique et la Poétique. C'est le second tome de l'œuvre.

Le projet consiste à vouloir « repenser la théologie sous forme d'un langage poétique réhabilité "à l'intérieur d'une articulation générale du langage" » (p. 29). La question de l'engagement,

laissée sans réponse au plan des phénomènes, est reprise. On passe à la compréhension du monde et de l'homme, grâce au pouvoir du langage symbolique déployé dans les textes mytho-poétiques. Le présent tome de la Poétique n'aborde que la réminiscence chrétienne, l'auteur annonçant deux autres tomes à sa Poétique, avant d'aborder son Éthique.

L'auteur analyse la notion de mythe, afin de bien la distinguer de celle d'allégorie et retrouver sa véritable signification : une interprétation du monde ; la recherche du sens originaire de l'existence. (p. 49) Ses recherches le conduisent ensuite à confronter mythe et histoire. La symbolique biblique du mal et la poétisation hébraïque de l'événement lui permettent de scruter la dimension mytho-poétique de l'Ancien Testament. Il aborde ensuite le Poème de Jésus : le mythe événementiel du Royaume de Dieu, le langage parabolique de Jésus, la figure historique de Jésus et le poème de l'homme exalté dans la mort. Et la fin de cette partie de la recherche est une tentative de répondre aux trois questions : « Comment un texte du passé peut-il communiquer une révélation dans le présent ? Comment, dans le monde des textes, retrouvons-nous le texte véritablement révélateur ? Enfin, comment ce texte peut-il s'imposer comme le guide de notre praxis ? » (p. 114)

L'auteur touche évidemment là des points qui séparent catholiques et protestants. Il s'agit des relations entre Écriture, Tradition et communauté.

Le présent squelette de ces deux volumes ne rend pas justice à l'auteur. Il faut voir son étonnante érudition, sa maîtrise des auteurs philosophiques et théologiques modernes, la profondeur et la justesse de certaines de ses analyses. On trouve ici et là certaines longueurs. Bien des points seraient à discuter, en particulier sa notion de la philosophie, de la métaphysique, de la théologie et des relations entre philosophie et sciences. L'approche théologique est intéressante, mais mériterait de longues discussions. De toutes façons, espérons que le lecteur aura saisi la richesse et la complexité de ces écrits. À qui veut aller plus loin, il ne reste qu'à aller aux textes eux-mêmes.

Roger EBACHER

Vilmos VAJTA, *Évangile et sacrement*. Coll. « Théologie sans frontières », n° 26, Paris, Éditions du Cerf, 1973 (13.5 × 19.5 cm), 216 pages. Traduction de l'allemand.

Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre d'un œcuméniste publiant dans une collection œcuménique, l'ouvrage est à saveur décidément protestante. Ce n'est cependant pas ce qu'annonce la présentation de l'étude. L'auteur voudrait proposer un dépassement de la traditionnelle opposition d'un protestantisme défini par la prédication et d'un catholicisme par les sacrements.

Le professeur Vajta nous offre d'abord un tour d'horizon des problématiques que peut évoquer le couple Évangile et sacrement : 1) le « et » de controverse ; 2) le « et » de relation de réciprocité ; 3) le « et » de juxtaposition ; 4) le « et » d'indication de priorité. Le lecteur est ainsi acheminé vers une question encore plus fondamentale. Qu'entendre par sacrement ? Et quelle relation mettre entre salut et sacrement ? L'auteur distingue cinq réponses dans la chrétienté actuelle : 1) la solution christologique (Barth) où l'Incarnation est l'unique sacrement si bien que le sacrement ne serait que réponse humaine à l'action de Dieu et non, comme tel, un événement de grâce ; 2) la solution kérygmaticque (Bultmann) où l'événement de salut n'est pensable que dans le kérygme abordé dans la foi ; 3) la solution ecclésiologique du catholicisme actuel qui tend à considérer l'Église comme l'extension de l'être divino-humain du Christ ; 4) la solution cherchée dans la perspective trinitaire de l'histoire du salut (anamnèse), « le *maintenant* de l'homme dans l'histoire du salut (étant) la rencontre concentrée de Dieu qui puise au passé et anticipe l'avenir » (p. 36) ; 5) la solution cosmico-phénoménologique où la création, entre les mains de l'homme guéri dans sa foi au Créateur, retrouve son sens de sacrement de la présence de Dieu.

Le second chapitre est un exposé traditionnel de l'insistance réformée sur la justification par la foi seule. Cette question est ensuite abordée : « Quelles notions ou contextes scripturaires ont pu préparer le terrain au concept de mérite si celui-ci est aujourd'hui conservé — à tort ou à raison — dans le langage théologique ? » (p. 67). L'exégèse est ici encore typiquement, pour ne pas dire agressivement, protestante. C'est en réaction contre les excès de la théologie catholique que Luther et les diverses confessions de foi luthérienne auraient lutté contre la notion de mérite. Après avoir montré comment le Baptême et la Cène s'enracinent dans le mystère du Royaume, le quatrième chapitre nous offre une intéressante synthèse de la théologie sacramentaire des grands réformateurs : Luther, Mélancton et Calvin.

Vajta nous présente ensuite un essai de systématisation autour des grands pôles d'interpréta-

tion jusque-là dégagés : réalité créée de l'homme et de la créature ; réalité salvatrice de l'Événement du Christ ; réalité de l'Église cachée ; réalité pneumatique de l'eschaton. Au chapitre VI, la considération est plus pratique. Il s'agit d'un examen de la crise actuelle de la liturgie protestante en regard principalement du phénomène de la sécularisation.

Il est regrettable que l'auteur en soit resté, tout au long de l'ouvrage, à une notion de sacrement presque uniquement centrée sur l'individu sacramentalisé. Une large partie du débat interconfessionnel est en effet due à la définition étriquée du sacrement, qui sert de base de part et d'autre. Il semble temps de réinventer les échanges sur la base élargie d'un sacrement ordonné à construire une Église essentiellement missionnaire, non plus seulement de sauvés béats.

L'étude a le grand mérite d'être sans détour.

R.-Michel ROBERGE

M. XHAUFFLAIRE, **La « théologie politique ».**

Introduction à la théologie de J. B. Metz. Tome I. Coll. « *Cogitatio fidei* », n° 69, Paris, Éditions du Cerf, 1972 (13.5 × 21.5 cm), 145 pages.

M. Xhaufflaire se propose, dans ce premier volume d'un ouvrage en deux volumes, de nous présenter la « théologie politique » de J. B. Metz, à la lumière de la discussion qu'elle a suscitée. Bon analyste de la théologie contemporaine, lui-même disciple de Metz et ayant eu accès à de nombreux inédits, Xhaufflaire a toute autorité pour nous initier à ce courant théologique.

Face aux soupçons qu'engendrait son expression « théologique politique », Metz avait dû préciser son propos. Sa théologie politique se voudrait une *nouvelle* théologie politique face à l'*ancienne* trop pressée « d'identifier directement les représentations eschatologiques de la foi avec une forme déterminée du projet politique » (p. 20). Positivement, Metz tenterait de mettre la foi chrétienne en relation avec l'histoire moderne de la liberté. Cette liberté serait celle qui reste sensible à la dimension eschatologique de l'avenir par opposition à une liberté réduite à un avenir qui ne serait que simple extrapolation des valeurs actuelles. Il n'est cependant pas question d'exclusion d'un engagement dans la réalité sociopolitique. « En d'autres termes, la réserve eschatologique n'a pas comme effet de distinguer strictement un avenir du monde, remis aux mains de l'homme, et un avenir absolu, dont seul Dieu